

CHAPITRE QUATRIEME

La Grande Guerre 1914-1918

A plusieurs reprises, depuis 1870, des conflits avaient surgi entre la France et l'Allemagne, principalement au sujet de notre expansion coloniale. Ils avaient toujours été réglés par des concessions souvent pénibles du gouvernement français, désireux de maintenir la paix européenne.

Préoccupés de faire aboutir leur programme politique, les républicains avancés se refusaient à laisser absorber une notable partie des ressources de l'Etat par la préparation d'une guerre qu'ils croyaient impossible. La loi de trois ans avait suscité une très vive opposition ; les crédits nécessaires au développement de notre artillerie lourde n'avaient pas été votés.

Au contraire, la puissance militaire de l'Allemagne avait été particulièrement accrue : sa population de 65 millions d'habitants, opposée à la nôtre qui n'en comptait que 40, lui assurait la supériorité du nombre. Elle avait le culte de l'autorité militaire et les approvisionnements en vivres, en vêtements, en armes avaient été prévus pour une longue période.

Tous ces redoutables moyens d'action, étaient accumulés entre les mains d'un seul homme qui pouvait en user à son gré et décider, au moment choisi par lui, la paix ou la guerre. Profondément ambitieux, l'empereur Guillaume II rêvait d'étendre la domination allemande sur toute l'Europe centrale, et se tenait prêt à saisir la première occasion de réaliser son rêve. L'assassinat du prince héritier d'Autriche par un Serbe la lui fournit.

En effet, l'archiduc François Ferdinand et l'archiduchesse furent assassinés le 28 Juin 1914, par un jeune étudiant Serbe qui voulut, dit-il, venger l'oppression où l'Autriche tenait sa nation. L'Autriche rendit le gouvernement Serbe responsable de ce crime et lui présenta, le 23 Juillet, un ultimatum qui formulait des revendications excessives, en lui donnant 48 heures pour y répondre.

La Serbie accepta tous les points essentiels de cette note, sans parvenir à satisfaire son adversaire qui, le 28 Juillet, lui déclara la guerre, malgré les efforts et les négociations de l'Angleterre et de la France.

Le Tsar mobilisa aussitôt ses troupes du Sud, pour empêcher l'écrasement de la Serbie. Guillaume II somma le Tsar de démobiliser, chose impossible devant l'Autriche en armes. Sur le refus du Tsar, l'empereur déclara la guerre à la Russie le 1^{er} Août ; depuis une semaine, ses préparatifs étaient commencés. Le même jour, le Gouvernement Français ordonna la mobilisation de toutes ses troupes.

Elle fut annoncée à Malincourt le samedi 1^{er} Août à 6 heures du soir : cloche et tambour firent entendre aux mobilisables la voix de la Patrie. Le tambour était aux mains d'Edmond Quiévreux (tiot D'mond, époux de Catherine tiot Ri).

Ceux qui ont vécu les heures émouvantes du départ des nôtres, le matin du 3 Août 1914, se rappellent encore les scènes déchirantes qui se déroulèrent alors. La séparation fut dure, certes, mais empreinte d'une mâle fierté : « Nous allons refaire la France ! » disait l'un d'eux. Cette parole dépeint à elle seule, un état d'âme.

Le plan de Guillaume II était d'écraser les Français avant que les Russes fussent en mesure de combattre. Le 3 Août, en même temps qu'il déclarait la guerre à la France, l'Empereur fit franchir à ses armées la frontière Belge que la Prusse avait solennellement promis de respecter. L'Angleterre protesta contre le mépris de la parole donnée et entra en lutte à nos côtés. L'Italie, malgré l'alliance signée avec l'Allemagne et l'Autriche fit connaître qu'elle resterait neutre. Il était impossible d'espérer que la petite armée belge put arrêter l'invasion de l'armée allemande,

trois fois plus nombreuse, qui violait son territoire. Mais elle mit une admirable tenacité à retarder la marche de l'ennemi et à permettre ainsi, l'achèvement de la mobilisation française. Même après la défaite franco-britannique de Charleroi, 22-24 Août, les Allemands ne réduisirent pas le roi des Belges à implorer la paix.

Ce fut alors le passage ininterrompu des troupes françaises battant en retraite. Du mardi 25 Août à midi, jusqu'au lendemain soir, huit à dix régiments de cavalerie traversèrent la commune ; les Cuirassiers de Paris y logèrent une nuit. Un train de soldats venant de se battre au bois de Bon-Secours passa en gare de Malincourt et, comme l'on demandait à un lieutenant-colonel si nous verrions les Allemands chez nous, l'officier, voulant ménager nos craintes, répondit : « Non, jamais ; ils viennent à nous comme des moutons ». Le lendemain, 26 Août, les Anglais arrivèrent à leur tour, soutenant la retraite. Bon nombre d'habitants se rappellent d'avoir pu observer du « Vivier », les combats de patrouilles et le bombardement du moulin d'Esnes que les obus allemands incendièrent.

Continuant le mouvement stratégique commencé, les Anglais se retirèrent vers Villers-Outréaux, Le Catelet. C'est là que furent transportés leurs blessés qui avaient reçu les premiers soins dans notre école des filles.

Dès ces premiers jours, quelques familles, davantage apeurées, que d'autres, abandonnèrent leurs maisons et s'en allèrent chercher plus de sécurité à l'intérieur du pays.

Le 27 Août, à 7 heures du matin les uhlands faisaient leur apparition dans le village et, à 11 heures, les soldats allemands entraient dans Malincourt consterné. Ils arrivaient de Walincourt, de Déhéries, d'Elincourt, par les routes et à travers champs, s'en allant, disaient-ils : « Nach Paris ». Ce n'était partout que fantassins, cavaliers, canons, voitures et autos.

Ayant séjourné ici du jeudi 27 au dimanche 30 Août, ils eurent tout loisir pour piller les maisons abandonnées par les familles Meurier, Bédu, Lenoir, Drancourt, Décaudin-Vély, et exiger des habitants, vin, beurre, chocolat, marmelade, etc., etc. Aussi quel soupir de soulagement poussèrent

les Malincourtois quand, le dimanche 30 Août, ils virent partir ces colonnes ennemies.

Elles s'en allèrent au son du canon, car, aussitôt fut livrée la bataille de Guise, qui fut avantageuse pour nos armes. Mais, d'un autre côté, Maubeuge assiégé dut se rendre, le 7 Septembre, et beaucoup de nos réservistes y furent faits prisonniers. Citons : François Fournier, Louis Quiévreux, Henri Hubert, Nicolas Hubert, Léon Thiéry, Georges Proy, Léon Rémy, Alfred Legrand, Joseph Delbart, Henri Quiévreux, Joseph Gervais, François Dégremont, Alfred Duez, Alphonse Quiévreux, Abraham Blondiaux, Adolphe Dumoulin, Louis Lecoq et Joseph Décaudin. Ce dernier mourut en captivité le 23 Juin 1915.

Pour notre consolation, constatons que si notre armée avait été vaincue en Belgique, elle n'était pas entamée. Sa rapide retraite s'était opérée en bon ordre. Le général de Castelnau remplissait admirablement, aux prix d'héroïques sacrifices, la difficile mission de couvrir Nancy et d'empêcher les forces ennemies massées en Alsace et en Lorraine, de venir nous accabler. Sitôt que le mouvement du général von Kluck se fut dessiné, le général Joffre jugea le moment venu d'attaquer. Dans un bref ordre du jour, il prescrivit aux soldats « de se faire tuer sur place plutôt que de » reculer ». La « Bataille de la Marne », se développa sur un front de 185 kilomètres ; elle fut particulièrement dure sur l'Oureq à notre gauche. 20.000 hommes de l'armée de Paris, envoyés en automobile sur le champ de bataille par le gouverneur Galliéni, en l'espace d'une nuit, contribuèrent puissamment à la victoire. L'ennemi repassa la Marne, abandonnant 20.000 kilomètres carrés du sol français. Si nous avions eu alors les munitions nécessaires, nos soldats enthousiasmés l'eussent peut-être chassé jusqu'au delà des frontières. Nos adversaires s'établirent solidement sur l'Aisne, et nous restâmes envahis.

Jusqu'au 20 Septembre le village fut assez calme ; le 18, des patrouilles de dragons français vinrent jusqu'à Serain et tuèrent des uhlans. Mais le matin du dimanche 20, l'autorité allemande fit annoncer que tous les hommes de 18 à 55 ans, avaient à se faire connaître. Ce qu'apprenant,

beaucoup quittèrent le village et, sous la protection des avant-gardes françaises, par Roisel et Péronne, réussirent à rejoindre la France libre, et, à l'appel de leur classe, allèrent grossir nos régiments. Pour l'honneur de ces braves, proclamons leurs noms, demeurés pour tous, synonymes de patriotisme : Léon Fournier, Georges Quiévreux, Louis Parent, Arthur Camus. Alfred Trocquet, Louis Lasson, Augustin Lobbe, Maurice Décaudin †, Jean-Baptiste Décaudin, Marcel Hubert, Abdon Quiévreux, Edmond Quiévreux, Maurice Marat, Gustave Lenoir, Léon Bédu, Alfred Mortier, Louis Fournier, Etienne Leveaux, Constant Décaudin, père et fils, Hubert Payen †, Charles Décaudin †, Florimond Décaudin, Jean-Baptiste Mennechez, Gaston Bourlet, Célestin Malpaux, Alfred Décaudin, Joseph Tavernier, Joseph Lecompte, Georges Saint-Aubert, Amand Leveaux, père et fils, Marcel Débu †, Eloi Leveaux, Hubert Legrand, Alfred Duez, Etienne Malpaux, Auguste Parent, Rémi Lechêne.

Six d'entr'eux devaient tomber au Champ d'honneur.

Le 22 Septembre réapparurent des troupes remontant vers le Nord. Ce jour-là une patrouille de huit cavaliers traversa nos rues et du lendemain 23 jusqu'au 30 Septembre des colonnes défilèrent sans cesse, guidées par sept aéroplanes. Les convois de voitures et d'automobiles, prenaient la route de Déhéries pour remonter vers Douai. C'était la bataille de l'Yser qui allait s'engager, 16 Octobre, 15 Novembre 1914.

Les Allemands désiraient presque autant atteindre Calais que Paris même. Calais leur aurait permis de menacer l'Angleterre et d'empêcher à peu près le débarquement des armées anglaises en France. Les furieux assauts lancés, un mois durant, par les Allemands contre l'Yser et contre Ypres, ne réussirent pas à leur livrer passage. Le général Foch, en décidant l'inondation du pays, les força à l'évacuer.

Dès ce jour, en Belgique comme en France, le front s'immobilisa. De la Mer du Nord à la frontière Suisse, les adversaires creusèrent des lignes de tranchées, fortifiées, à peu près continues, reliées par des boyaux, défendues par des fils de fer barbelés. Les offensives qui se produisirent au

cours des trois années suivantes modifièrent peu ce plan primitif. Les Allemands profitèrent de ce temps pour préparer des moyens d'attaque déloyaux, des vagues de gaz asphyxiants qui, portés par le vent, empoisonnaient nos soldats dans les tranchées, et des jets de liquides enflammés qu'ils lançaient sur eux à distance. Ils profitèrent également de ce répit, pour rançonner à plaisir les pays envahis.

En Novembre 1914, on réquisitionna, pelles, pioches et sacs. Qui n'a entendu parler de la trop célèbre fabrication des sacs à terre ! On dut livrer bicyclettes, téléphones, pigeons, mettre les horloges à l'heure allemande, être muni d'un laissez-passer pour aller aux champs ; à plus forte raison pour se rendre dans une localité voisine, et verser une indemnité de guerre.

1915 débuta par l'enlèvement de tous les noyers que les Allemands avaient fait abattre et le 19 Janvier, ils procédèrent eux-mêmes au recensement des chevaux, vaches, moutons, poules, canards, etc... ; consignèrent les récoltes, battues ou non, exigèrent de connaître le nombre de personnes composant chaque famille et passèrent dans les maisons où ils prirent seaux, marmites et lanternes.

Spéctacle inédit jusqu'alors, le 20 Janvier Malincourt reçut des évacués : une quinzaine de personnes venant de Grandcourt furent installées chez Arthur Camus et chez Delbart-Drache, rue de Péronne ; la commune avait la charge de les nourrir.

Les nourrir ! ce serait chose facile, surtout si l'on tenait compte des avis donnés par la Kommandantur. A la date du 23 Janvier, les Allemands, dont la « Kultur » a exploré tous les domaines, n'avaient-ils pas défendu de donner les choux de vache aux bestiaux et indiqué aux Malincourtois la façon de les assaisonner et de les cuire ?

Les agriculteurs ayant été dépouillés, vint le tour des industriels et des brasseurs : la brasserie de M. Galloy fut immédiatement mise à sac ; chez M. Lechêne, tout fut consigné. Une semaine durant, trois voitures enlevèrent les tissus de l'atelier Meurier-Gervais, le fer trouvé chez les maréchaux, tout le grain fut déposé, 1, rue des Vignes, pour la consommation allemande, et dès ce jour il ne sortit plus de

la boulangerie de Louis Quiévreux que du pain gris pour les français. Un poste allemand, fut même installé, 2, rue de Walineourt, pour veiller à l'application de toutes les mesures restrictives, édictées par les occupants.

Certes, la vie avec ces messieurs du poste, ne gagnait pas en agréments ! Ils commencèrent par réclamer une indemnité de guerre de 5.700 francs, fouillèrent les maisons, les écuries, les greniers et les granges, voire même l'église, et exigèrent que les hommes de 17 à 45 ans, vinsent, chaque mois, répondre à l'appel. Ils voulaient avoir tout en mains, et, par surcroît, étaient encore de fort mauvaise humeur.

C'est que le succès ne souriait pas aux armées du Kaiser. A la fin d'Avril, elles avaient prononcé contre les Anglais une violente offensive, pendant laquelle elles s'étaient servies de gaz asphyxiants, au mépris de tous les usages de la guerre. Néanmoins elles n'avaient pu s'ouvrir un chemin sur Dunkerque, mais avaient été repoussées sur l'Yser.

De plus l'activité des nôtres ne les laissait pas sans souci. Le lundi 10 Mai nos avions bombardaient la gare de Bohain, — le 15, cinq appareils jetaient des bombes sur les gares de Busigny, Bohain, Cambrai et depuis trois jours, un formidable roulement de canons se faisait entendre sans interruption.

En Artois, les armées Anglaise et Française avaient pris l'offensive, 8 Mai, 22 Juin 1915. Le bruit du canon devenait de plus en plus assourdissant et un convoi de 24 autos allemandes passait à toute allure le 24 Mai, se dirigeant vers Cambrai, Arras. Était-ce la fin de l'affreux cauchemar ? Pas encore. Sans doute, les armées alliées infligèrent des pertes considérables aux ennemis, enlevèrent plusieurs lignes de tranchées et gagnèrent quelques kilomètres au Nord d'Arras. Toutefois le front se rétablit solidement et les pays envahis durent continuer de subir le joug allemand.

Hélas ! ce joug s'alourdissait chaque jour davantage. Ces messieurs demandèrent d'être salués bien bas, et punirent sévèrement ceux qui tentèrent de circuler après 9 heures du soir, tel ce Gaillard qui fut lié à un arbre toute la journée du 11 juin pour être sorti à 9 h. 10 ; l'église et le presbytère furent fouillés à nouveau et, sous peine d'une amende de

3.000 marcks ou de 3 ans d'emprisonnement, obligation de remettre à la Kommandantur appareils photographiques, journaux, cartes routières.

23 Juin 1915. Le chef de poste Franz Schmidt est parti, et nous n'en sommes pas moins malheureux, car son successeur Charles, accompagné du commandant de Ligny, s'entend à faire la vie dure aux habitants. Par lui est fait le relevé des arbres fruitiers, les caves sont fouillées dans la rue d'Hordain parce qu'il pense y découvrir du vin, un brassard rouge est remis aux hommes mobilisables et une compagnie de 20 pompiers fonctionne sous les ordres d'Arthur Cousin, comme lieutenant et d'Arthur Proye comme caporal.

A la vue de cette organisation qui s'affirme chaque jour davantage les Malincourtois sont très affligés; d'autant que les ennemis chantent victoire sur tous les toits. Le 26 Août, pendant vingt minutes, la cloche a annoncé à tous les échos la victoire allemande sur les Russes ! Victoire vraiment éclatante, puisque sous une formidable poussée austro-allemande, les Russes cédaient alors tout le terrain précédemment conquis par eux; ils évacuaient la Hongrie, abandonnaient les Carpathes, reculaient en Galicie, perdaient Przemysl et la capitale de la Galicie, Lemberg. En deux mois, les armées ennemies avaient avancé de 150 kilomètres.

Le malheur, dit-on, ne va jamais seul, et le 1^{er} Septembre, le village est en émoi. Pourquoi ? Ordre de la Kommandantur : Ce soir à 3 heures (heure allemande) réunion à la Mairie de M. Thuilot, maire, des conseillers municipaux et de la Commission de culture; tous devront se présenter en toilette du dimanche. Or, à cette heure arrivait le juge de guerre en voiture automobile suivie de 3 gendarmes et de 4 sous-officiers, baïonnette au canon, et, dès cet instant, toute circulation était interdite sur la place, les rues y aboutissant étant gardées par les soldats du poste. Dans la première voiture monta le maire de Malincourt, dans la seconde prirent place M^{lle} Joachime Théron, et Louison Laude, dame Alfred Duez, et en route, l'un pour la prison de Caudry, les autres pour Clary. Nul d'entre eux n'avait commis le mal, mais la justice allemande les rendait responsables de l'entêtement d'une fermière qui avait refusé la batteuse ! Et la

tristesse fut à son comble quand, quelques jours plus tard M. Théron étant mort, on vit M^e¹^e Joachime assister aux funérailles de son père, accompagnée d'un soldat en armes !

En temps de paix, Septembre est l'époque des grandes manœuvres, Septembre 1915 fut l'époque choisie pour une attaque française sur l'Aisne.

En préparation de cet engagement Déhéries vit passer artilleurs et fantassins, dont tous les mouvements étaient surveillés par nos avions ; le canon, d'abord lointain et faible, se fit entendre de plus en plus ; une centaine de lanciers traversèrent le village à toute allure, et les soldats du poste, habitués depuis de longs mois, à une vie de repos et de bonne chère, durent prendre à regret le chemin du front.

Ce qui chagrine particulièrement l'ennemi, ce sont les visites d'aéroplanes avec lancement de bombes sur les voies ferrées ; aussi veut-il rendre la population civile responsable de ces dégâts militaires. En effet : « Par ordre des autorités militaires, daté de ce mercredi 6 Octobre, les cinq personnes notables, dont les noms suivent : le maire, Parent Célestin, Duez Laude, l'abbé Charles Bailleul, Degond Edmond, répondront de leur vie de la sûreté des chemins de fer, sur le territoire dépendant de la commune. En outre, toute commune, sur le territoire de laquelle une ligne de chemin de fer aura été endommagée ou détruite, devra payer une contribution ou subir une autre peine. Dans certaines circonstances, la commune entière pourra être évacuée, et les hommes conduits dans un camp de prisonniers ».

Ces rigueurs étaient l'effet du mécontentement et des déboires causés aux allemands par le bombardement qui précéda notre attaque sur l'Aisne, 25 Septembre 1915. Cette attaque fut glorieuse et nous valut une avance de quelques kilomètres ; mais là, pas plus qu'en Artois, nos soldats, malgré leurs héroïques efforts, ne purent faire une trouée à travers les lignes ennemies.

A nos dépens, les casques à pointe revinrent donc refaire leurs forces, et réparer les dommages causés à leur matériel. Le 11 octobre nouveau recensement des chevaux et prélèvement de sang pour analyse, sur les sujets susceptibles d'être

incorporés aux armées. Cantonnement de 200 hommes et visite de toutes les maisons pour reconnaissance de chambres et lits disponibles. Réquisition de vingt chariots, remise à neuf des voitures endommagées, et..... pour fêter dignement Noël, libations copieuses, éclatement de grenades, coups de fusils, chansons bruyantes et hurrahs formidables.

L'aurore de 1916 est souriante comme l'espérance. Une fois encore ne dit-on pas (on l'a dit tant de fois durant les années d'occupation !) que nous serons délivrés cette année ! Chose certaine ! il y a un mouvement extraordinaire de troupes. Les soldats de la Kommandantur sont partis le 19 Janvier à 10 heures du soir : on les a embarqués à Busigny. La colonne de culture a pris le même chemin. Les vandales qui démolissaient la brasserie Lechêne ont été appelés le 12 Février et ont quitté leur chantier en pleurant. Les avions ne cessent d'explorer nos régions où il ne reste plus un seul soldat au repos. Sûrement un gros coup va se donner. D'ailleurs le roulement du canon est perpétuel ; c'est le canon allemand car les ennemis résolus à s'ouvrir un chemin sur Paris, ont déchaîné, le 21 Février 1916, une formidable offensive sur Verdun. La violence de l'attaque dépassa tout ce qui avait déjà été mis en œuvre depuis le début de la guerre. Un ouragan de projectiles tomba sur nos lignes, et les bouleversa ; le sol n'était plus reconnaissable, tant les cavernes creusées par les obus, étaient rapprochées, les bois étaient fauchés. Il fallut abandonner notre première ligne de tranchées qui n'offrait plus aucun abri. Les généraux de Castelnau et Pétain, envoyés en hâte sur le lieu de l'attaque, jugèrent cependant que la défense de Verdun restait possible, et rétablirent de nouvelles lignes de défense à 7 kilomètres au Nord de la ville. Les forces de l'ennemi, massées sur un secteur d'une quarantaine de kilomètres, étaient sous le commandement du kronprinz allemand lui-même. Elles nous attaquèrent vainement sur les deux rives de la Meuse ; elles obtinrent quelques succès locaux, comme la prise du fort de Douaumont, mais, dès les premiers jours de Mars, il fut évident qu'elles devaient renoncer à la marche sur Paris, et que Verdun ne tomberait pas entre leurs mains.

Les Allemands revinrent battus et épuisés.

De suite ils s'appliquèrent à remettre au point leur matériel en prenant ici 41 chevaux et 19 chariots : pour ne pas nous laisser penser que les choses allaient mal pour eux, ils firent grande propagande et créèrent un dépôt de la *Gazette des Ardennes* et après quelques jours de repos ils repartirent pour Verdun à l'attaque du fort de Douaumont qui leur avait été repris : Mai 1916.

Mais Malincourt ne resta pas longtemps sans troupes. Bientôt Gouy, Villers-Outréaux, Le Catelet furent inondés de soldats ; le poste de la Kommandantur dut partir en toute hâte et la colonne de culture de Villers-Outréaux qui transportait des grains à Caudry dut faire demi-tour, prendre armes et bagages, et s'en aller.... au front sans doute. Preuve d'ailleurs qu'un combat est proche, c'est que les avions multiplient leurs visites. Car, pour nous habitants des pays envahis, les reconnaissances d'avions, la revue des masques, la confession des soldats catholiques, les distributions de bière et d'alcool aux troupes sont les signes certains d'un prochain engagement !

Donc 38 avions sont passés du 22 au 25 Juin, le canon ne s'est jamais fait entendre aussi fort, des trains de blessés que l'on entendait gémir ont circulé sur la voie de Malincourt pendant la nuit du 28 et le canon faisait un tel vacarme le 30, que nul ici n'a osé se coucher... Si jamais les Français arrivaient ? D'où venait cette nouvelle, tout le monde l'ignorait, et malgré cela, de bouche en bouche volait cette réconfortante parole : « Les Anglais et les Français viendront fêter le 14 Juillet à Saint-Quentin. » En tout cas, 3 prisonniers civils : François Dewilde, Gaillard et Léon Coquelle ont dû s'enfuir de Bapaume où les grenades et les obus tombaient drus comme grêle. C'était le début de l'offensive anglaise, en Flandre, et française, en Picardie, qui obligea les Allemands à dégarnir le front de Verdun et leur fit perdre à la fin d'Octobre en quelques jours, tous les forts et tout le terrain qu'ils avaient mis des mois à conquérir.

Cette offensive de Foch sur la Somme amena dans notre village des milliers de soldats qui, de nuit comme de jour, s'en allaient à la bataille. C'étaient des colonnes revenant de Verdun, avec un matériel couvert de boue, traîné par des

chevaux épuisés, des canons et des automobiles en mauvais état, aux pneus usés, prenant tant bien que mal la route d'Aubencœur.

Pour meubler le lazaret de Caudry, on dévalisa les maisons, prenant partout lits, matelas, couvertures, chaises, les particuliers durent même porter à la Kommandantur 5.000 plantes de poireau. Deux contributions de guerre de 60.000 francs furent aussi versées en Juillet et en Octobre. (1)

Les fantassins devant fournir un effort considérable, et les besoins du front étant très pressants, 40 autos faisaient la navette entre le champ de bataille et Malincourt, y transportant des sections au grand complet, et ne ramenant que quelques unités, pauvres soldats évadés d'un enfer de mitraille et de feu, et comme anéantis par la douleur.

A cette même époque le moulin Breunet fut dégarni de ses ailes, et la tour en pierre devint un observatoire pour avions ; une mitrailleuse contre aéroplanes fut même installée au sommet de la tour.

A cette époque encore nous arrivèrent 175 évacués d'Aizecourt-le-Bas.

L'histoire a consigné en termes glorieux cette offensive de Foch sur la Somme, la plus fertile en résultats de toutes celles que nous avons tentées depuis le début de la guerre. Outre qu'elle fit reculer assez notablement les Allemands et nous remit en possession de quelques bourgs importants, comme Péronne, elle infligea à l'ennemi des pertes considérables en hommes et en munitions. 60.000 prisonniers se rendirent à nous en deux mois.

— 1916 s'achevait bien mal pour nos ennemis !
Qu'alliaient-ils faire en 1917 ?

Certes, ils avaient obtenu d'éclatants succès en Russie,

(1) Nos adversaires ont une étonnante facilité d'appropriation. Ils ne laissent..... « nulle place » où la main ne passe et ne repasse ! »

— Dépouiller la population civile est un sport plein de charmes !
— Ne disaient-ils pas aux Occupés : « Nous ne vous laisserons que vos yeux pour pleurer ! »

mais ils se rendaient compte qu'ils ne pourraient de longtemps fournir un effort aussi formidable que celui qui avait échoué à Verdun.

Ils avaient fait des pertes énormes en tués, blessés ou prisonniers, les vivres à l'intérieur leur manquaient ainsi que beaucoup de matières premières... Pour parer à toutes ces infortunes, les Allemands utilisaient les baies de sureau pour faire de la marmelade, les châtaignes torréfiées pour remplacer le café, les fibres d'orties pour confectionner des tissus, les feuilles d'orme desséchées au lieu de tabac, la sciure de bois pour augmenter la ration d'avoine des chevaux, les vieilles boîtes en fer blanc pour fabriquer la mitraille, mais malgré tout, l'estomac allemand demeurerait vide, les troupeaux étant insuffisants à ravitailler en viande les unités de combat, et les terres restant en friches, faute de chevaux. Devant pareille misère, l'Empereur prit l'initiative de demander la paix ! Les Alliés la refusèrent.

Ce refus obligea les Allemands à exécuter dans la Somme un repli de 20 kilomètres sur 60 environ, afin de restreindre l'espace que leurs troupes avaient à défendre. Les Français rentrèrent de ce fait, en possession d'un grand nombre de villages et de bourgs, et des villes de Péronne et de Noyon que les ennemis incendièrent avant de les abandonner.

Nous étions rapprochés du front et mille transformations furent faites en vue des opérations militaires. On établit une ligne de chemin de fer allant de la distillerie jusqu'à Crèvecœur où elle faisait jonction à la voie Caudry-Masnières.

Tous les chevaux réquisitionnés furent réunis dans les fermes de Bernard Malpaux et de Théodore Leveau. Le 5 Février, 45 hommes commencèrent l'installation d'un dépôt souterrain d'obus, près de la chapelle Sainte-Anne, chemin de Déhéries, et 30 jeunes gens d'Estrées et de Bellicourt aménagèrent, pour le même usage, les souterrains de la rue Thiébaud. Des baraquements pour loger des troupes furent édifiés, rue d'Hordain, dans la pâture de François Tavernier. Enfin, au Hamage fut placé le poste d'observation avec ballon captif. Ceci fut cause d'un combat d'aéroplanes livré le dimanche 25 Mars, au-dessus de la

Sablonnière. Cinq appareils, dont 1 anglais et 2 allemands, furent mis hors de combat.

Vrai de vrai, c'était la guerre à outrance, d'autant qu'à cette date l'Amérique prenait part à l'action.

Au 23 Avril, les Allemands étaient rares à Malincourt. Sans doute étaient-ils plus nombreux entre Soissons et Reims où venait d'être déclanchée une formidable offensive. Les pertes en hommes y furent si lourdes que le général Nivelles, récemment nommé généralissime des armées françaises, ne put pousser l'attaque au point où il l'avait prévue. 60.000 obus tombèrent sur la ville de Reims en quinze jours, réduisant en ruines ses maisons et sa superbe cathédrale.

Du 17 au 23 Mai furent évacués dans la région de Liège les habitants de Villers-Outréaux. L'ennemi en profita pour prendre, là comme chez nous, les cuivres, les bronzes, les cloches, les gouttières, les grilles en fer et les métiers à broder. Malheur au prisonnier civil qui refusait de mettre la main à cette besogne destructrice, il était envoyé, sur le champ, dans un camp de représailles, témoins Charles Fournier, Paul Carpentier et Gustave Lallemant, expédiés à Vouziers pour n'avoir pas consenti à travailler.

Octobre 1917 fut le moment de la nouvelle poussée de notre armée rejetant les Allemands au-delà du canal de l'Oise à l'Aisne et de l'offensive anglaise vers Cambrai. Cette dernière opération valut à Malincourt la conversion en ambulances des deux écoles, du magasin Meurier-Gervais, de l'estaminet Leveaux-Décaudin, et de l'église où plus de 400 blessés furent soignés avec un succès très relatif, puisqu'à certains jours on compta une trentaine de décès. Aussi le cimetière allemand situé à « la Culbute » fut-il bien vite peuplé de nombreuses tombes !

— Au début de 1918, la situation des Alliés en Europe était plutôt inquiétante. Le révolutionnaire Lénine, trahissant la foi jurée à la France par la Russie, signa avec l'Allemagne, en Décembre 1917, un armistice qui fut converti en un honteux traité de paix à Brest-Litovsk, le 2 Mars 1918. De ce fait, la malheureuse Roumanie fut cernée et obligée de traiter aussi et les Allemands chantèrent d'autant plus

victoire qu'ils trouvèrent chez les Roumains des ressources énormes en grains et en bétail.

Cette défection russe coïncidait avec une retraite précipitée des Italiens devant une armée austro-allemande qui les repoussa à l'intérieur de leur pays. Tout l'effort ennemi se porta sur le front occidental. — Aussi que place soit faite aux soldats du Kaiser, partez civils, dès le 11 Janvier, au nombre de 350, vers la ville d'Hautmont ! que des abris s'élèvent dans toutes les prairies, car, le 20 Mars, il y aura chez nous 21.000 hommes et 18.000 chevaux, amenés pour la grande offensive allemande de la Somme à l'Oise ! Bientôt, en effet, le canon grondait formidablement, des grenades arrivaient jusqu'à Malincourt, sur le chemin de Villers, à la gare où furent tués cinq Prussiens, toutes les troupes se mirent en marche et puis... ce fut le calme, le silence, l'affaiblissement du bruit du canon. Moment d'effroi ! — Mystère ! — Que se passait-il ?

C'est que, dès le 22 Mars, fut culbutée la ligne anglaise sur une longueur de 30 kilomètres et, le 24, l'ennemi passa la Somme au sud de Péronne. Pendant une journée, il n'eut guère devant lui, pour lui disputer le passage, que des avions français et anglais qui bombardaient ses divisions.

Le 24 et le 25 arrivèrent les premiers renforts français ; puissamment attaqués, ils reculèrent jusqu'aux abords de Montdidier. Mais, dès le 28, l'héroïsme de nos soldats arrêta la poussée allemande, les troupes françaises et anglaises rétablirent leur liaison, et la ville d'Amiens, contre laquelle tout cet immense effort avait été prononcé, parut couverte.

En Avril, l'attaque fut portée plus au nord, près d'Ypres, où les Anglais fléchirent encore.

Après une accalmie, les Allemands attaquèrent, le 27 Mai, à l'ouest de Reims, prirent Soissons, puis Château-Thierry. Arrêtés, sur la Marne, ils tentèrent vainement, le 9 Juin, une offensive sur Compiègne, et, le 15 Juillet, une autre sur Reims.

Mais au 18 Juillet, jour choisi par Foch, ayant en mains les soldats et les munitions nécessaires à une offensive générale, il la déclencha.

Dès les premiers jours, les Allemands perdirent leur

avance entre Soissons et Château-Thierry, et ces deux villes furent reprises.

L'attaque s'élargit alors de l'Aisne à l'Oise, puis de l'Oise à Arras. Montdidier fut repris le 10 Août et l'on s'avança vers Saint-Quentin.

Comme en Mars, on revit à Malincourt le passage perpétuel des troupes, et tous les jeunes gens furent emmenés à Bellicourt pour travailler à l'achèvement de la ligne Hindenburg.

La vie, dans notre village, n'était pas sans dangers. Le 6 Septembre des bombes tombèrent près du dépôt de munitions, rue de Péronne, où furent blessés trois soldats et tué un officier. Le 25, à midi, bombes encore sur le dépôt de munitions près de la chapelle Sainte-Anne et mort de 20 chevaux, 6 soldats, et d'Antoine-Fidèle Denoyelle, âgé de 6 ans.

Le même jour des grenades arrivèrent jusqu'au Chemin des Femmes, à la rue des Vignes, où furent tués et blessés plusieurs Allemands, logés chez Joseph Wattelle.

Aussi les habitants étaient-ils perpétuellement en cave, préparant leurs paquets en vue de l'évacuation qui fut annoncée le 29 Septembre, à 6 heures du soir.

Une demi-heure fut laissée aux Malincourtois pour rassembler leurs bagages et 15 camions-autos enlevèrent nos gens pour Montay où ils arrivèrent à 1 heure du matin. De là ils gagnèrent la Belgique et passèrent en Hollande.

En citoyen, conscient des devoirs de sa charge, le maire ne quitta le village que le 30 Septembre, après s'être assuré qu'aucun de ses administrés n'était resté en souffrance.

Il était temps que les Malincourtois se fussent éloignés, car, suivant le programme établi, l'offensive de Rawlinson se déclenchait au nord de Saint-Quentin, le 29 Septembre, à l'heure dite.

Devant Hutier et Eberhardt, fortement cramponnés à la ligne Hindenburg qui tenait encore, solide de ce côté, Rawlinson disposait, pour mener son attaque sur le front de 16 kilomètres qui s'étendait d'Epéhy à Gricourt, des 3^{me} et 9^{me} Corps britanniques et des 27^{me} et 30^{me} divisions américaines formant le 2^{me} Corps du général Réad.

Le 29 Septembre, à 5 h. 30, précédée de chars d'assaut, l'armée anglo-américaine déferle en trombe. Le canal de Saint-Quentin forme le fossé des positions allemandes : avec un entrain endiablé, les assaillants le franchissent à l'aide de moyens de fortune ou à la nage, puis ils se lancent à travers les réseaux de fils de fer à moitié disloqués ou écrasés par l'artillerie et par les chars d'assaut. C'est une charge furieuse dans laquelle Anglais et Américains rivalisent d'élan et d'héroïsme.

Les 12^{me} et 18^{me} divisions britanniques enlèvent les hauteurs de Vendhuile ; les 27^{me} et 30^{me} divisions américaines s'emparent de Nauroy, de Bellicourt, de Bony. Presque partout, c'est à la baïonnette, à la grenade et au couteau que l'on se bat dans l'inextricable dédale des boyaux de communication, des tranchées de raccordement, de flanquement et de soutien.

Le 30 Septembre, Rawlinson poursuit ses succès. Il enlève Levergies et capture 1.800 prisonniers.

Le 1^{er} Octobre, par Estrées, Joncourt, Prémont et Séquehart, il s'enfonce entre les musoirs du Catelet et de Saint-Quentin.

Le 2 Octobre, l'ennemi s'acerochant avec une énergie désespérée aux derniers blockhaus de sa ligne qui s'effrite, rejette, par de vigoureuses contre-attaques, Rawlinson de Séquehart et se maintient à Ramicourt et à Brancourt.

Le 3 Octobre, nouveaux succès. Rawlinson, par une habile manœuvre, s'empare à la fois du Catelet et de Séquehart et chasse l'ennemi de Ramicourt, après une furieuse résistance. De ce côté, la ligne Hindenburg est détruite et une brigade de cavalerie, accompagnée de chars légers, s'est déjà lancée en rase campagne, sur les derrières de l'ennemi. 4.000 prisonniers ont été dénombrés.

Le 4 Octobre, violentes contre-attaques allemandes qui n'empêchent pas Rawlinson de progresser au nord du Catelet et au sud de Beaufort.

Le 5 Octobre, de grand matin, Hutier, qui prévoit et redoute un nouvel assaut, fait évacuer le saillant que forment ses lignes entre Crèveceeur et Le Catelet et abandonne

à nos alliés le cours de l'Escaut qu'ils s'empresstent de traverser.

Pratiquement, le 6 Octobre, la ligne Hindenburg est rompue sur un front de 55 kilomètres.

Le 8 Octobre, à 4 h. 30, les armées Byng et Rawlinson, précédées de tanks, reprennent l'offensive entre la Sensée et Saint-Quentin. Le succès est foudroyant. Les nouvelles lignes ennemies, construites en hâte, n'étaient pas encore en état de soutenir un pareil assaut. Elles cèdent au premier choc ; et le soir, le front britannique est jalonné par Foreville, La Targette, Esnes, Malincourt, à 7 kilomètres plus à l'Est, sur un front de 50 kilomètres. Nos alliés ont capturé, ce jour-là, 11.000 prisonniers et 200 canons.

MALINCOURT EST LIBRE !

(*La Grande Guerre, par les Combattants*. Tome II, p. 183, 184, 196).